

Les Académies de Provence et l'histoire régionale

Le 11 janvier 1964, sur l'initiative de l'Académie de Moustiers, a été tenue à Marseille une réunion des Académies et Sociétés savantes de Provence. L'Académie de Marseille en avait assuré l'organisation et son directeur, M. le pasteur Marchand, prononça une substantielle allocution de bienvenue et de circonstance. Le principal discours fut celui de M. André Chamson, représentant l'Académie française, qui célébra en termes éloquents la Provence, et rappela la nécessité d'une double culture provençale et française.

Le président de notre Fédération historique, le doyen Palanque, en qualité de président en exercice de l'Académie d'Aix, présenta un exposé sur le rôle des Académies dans le développement de l'histoire de la Provence. Nous sommes heureux de publier ici la plus grande partie de cet exposé.

Le 15 novembre 1727, Montesquieu, qui venait d'être élu à l'Académie française, s'écriait devant l'Académie de Bordeaux dont il faisait déjà partie :

« Qu'on se défasse de ce préjugé que la province n'est point en état de perfectionner la science et que ce n'est que dans les capitales que les académies peuvent fleurir ! »

Près d'un siècle plus tard, en 1813, Portalis, faisant écho à Montesquieu, déclarait devant l'Académie d'Aix, ou plus exactement la « Société académique » qui l'a précédée et dont il a été membre d'honneur :

« Les sociétés littéraires conservent et propagent le feu sacré de la civilisation. Elles contribuent au maintien de la paix publique, car le culte sacré des muses est aussi celui de la concorde parmi les hommes. »

En parlant des « sociétés littéraires », il songeait évidemment aux Académies de province, ainsi d'ailleurs qu'il le précise plus loin.

« L'illustre Montesquieu, que l'Académie française eut le bon esprit d'accueillir avec transport malgré les traits satyriques qu'il s'était permis contre elle dans ses *Lettres persanes*, ne dédaignait point d'honorer de sa présence l'Académie de Bordeaux et de travailler pour elle. Mais s'il y parut, ce fut en législateur et pour ramener vers leur véritable but les Académies de province qui ne dégénéraient que trop souvent en bureaux de bel esprit. L'auteur de *l'Esprit des lois* crut avec raison que l'ardeur et les talents de ses confrères pourraient s'exercer avec plus d'avantages sur les sciences expérimentales que sur les matières de goût. »

« Sciences expérimentales » : il faut entendre par là toutes les sciences tant soit peu exactes, y compris ce que l'on nomme maintenant les « sciences humaines », puisqu'il les oppose simplement à « l'étude des lettres et des arts » :

« Il (Montesquieu) ne condamnait que cette frivolité malheureusement trop commune qui n'entrevoit dans la culture des lettres qu'un objet de pur agrément... L'important principe mis en avant par le philosophe de La Brède doit être considéré comme la maxime fondamentale des sociétés littéraires placées hors de la capitale. »

On me permettra de retenir parmi ces sciences que Portalis déclarait du ressort de nos « sociétés littéraires » la science historique, et je voudrais brièvement examiner la contribution que les Académies de province peuvent et doivent apporter à l'avancement de la science historique et qu'elles lui apportent effectivement.

Est-il utile de démontrer longuement que l'histoire locale est le substratum indispensable de l'histoire générale ? C'est le grand historien du Moyen âge, le doyen Fliche, qui écrivait en 1936¹ :

(1) *Revue d'Histoire de l'Eglise de France*, t. xxii, p. 171 s.

« Le but de l'histoire régionale n'est pas seulement de reconstituer aussi exactement que possible le passé régional sous toutes ses formes ; il est aussi de fournir à l'histoire générale des matériaux qui permettront de substituer aux synthèses prématurées et insuffisamment étayées des études vraiment scientifiques et solidement étayées. »

En effet, il serait fâcheux de se limiter à une histoire provinciale qui se bornerait à enfiler quelques anecdotes sans rattacher l'évolution locale aux grands courants du passé de l'humanité ; d'autre part, une histoire trop générale qui ne montrerait pas les racinevements concrets de l'homme dans son terroir serait une science abstraite et sans portée. On ne peut donc hasarder les synthèses de l'histoire générale qu'après avoir amoncelé les analyses des histoires locales ; des perspectives d'ensemble ne seront valablement tracées qu'après des recherches patientes multipliées sur place par des travailleurs qualifiés. Mais où trouvera-t-on ceux-ci, sinon dans l'élite de nos provinces, cette élite qui peuple nos Académies ? Écoutons encore Portalis, qui a bien compris la nécessité que je viens d'énoncer :

« Une vocation plus expresse appelle les sociétés littéraires des départements à recueillir d'utiles matériaux. C'est à elles à faire connaître les contrées et les villes où elles sont établies, à en illustrer l'histoire politique, civile, religieuse, militaire, à en découvrir les antiquités, à conserver le souvenir des usages locaux, à remonter aux origines de la langue, du dialecte ou du patois de la patrie, à rassembler enfin les membres épars de son histoire littéraire. »

L'orateur de 1813 ne se borne pas à revendiquer en faveur de l'histoire « politique, civile, religieuse, militaire » ou de l'étude des antiquités, qui à cette époque retenaient seules l'attention ; il se montre un précurseur des tendances actuelles qui mettent en honneur l'histoire économique et sociale quand il ajoute :

« Que de choses renfermées pour un observateur attentif dans une seule différence de population, dans un symptôme d'activité ou de découragement offert par l'industrie, dans un seul progrès ou un seul pas rétrograde de l'agriculture, dans la situation plus ou moins prospère des établissements publics d'un seul et même pays en des temps divers ! »

Voilà tout un programme formulé il y a cent cinquante ans par un académicien aixois, qui était avant tout de ces beaux esprits qu'il semblait dénigrer. Ce programme a-t-il été appliqué ? Pour répondre à cette question, il faudrait procéder à des recherches approfondies dans les publications de nos Académies pendant tout le XIX^e siècle, car à cette « belle époque » elles ont pu imprimer de nombreux volumes. Encore ne faudrait-il pas se borner à ces publications, car les membres de nos compagnies ont souvent publié ailleurs les fruits de leurs recherches, et c'est l'œuvre des académiciens plus que celles des Académies qui importe ici. On s'excusera de n'avoir pas fait un travail de compilation exhaustif : je souhaite que d'autres aient le loisir de s'y consacrer. Quelques brèves notations y suppléeront, de nature à illustrer le propos que j'ai voulu aborder.

Une première catégorie d'historiens est à chercher parmi les beaux esprits qui ont prolongé pendant la première moitié du XIX^e siècle le mode de vie de l'Ancien Régime. Beaucoup, comme Peiresc l'avait été, vivaient noblement, dans la magistrature, conseillers ou présidents au Parlement de Provence, puis à la Cour d'Aix ; comme lui, ils constituaient ou continuaient des collections d'objets anciens, inscriptions ou médailles, méritant le beau nom d' « antiquaires » qu'a remplacé aujourd'hui celui d'archéologues. Très caractéristique de ce type d'homme est le dernier des Fauris de Saint-Vincens, mort en 1819 à 69 ans, après avoir été maire d'Aix, député des Bouches-du-Rhône et naturellement magistrat, un des fondateurs de la Société académique d'Aix en 1808, correspondant des Académies de Marseille, du Var, de Vaucluse, etc., ainsi qu'associé régnicole de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris. Les collections qu'il a léguées au musée d'Aix, l'intérêt qu'il a porté aux anciens monuments de Marseille (sarcophages, inscriptions), qu'il a fait rassembler dans le musée de l'ancienne église des Bernardines, ont fait de lui un bon serviteur de l'archéologie provençale ; et en même temps, a-t-on dit de lui, « il possédait à fond l'histoire de toutes les villes, villages, églises et châteaux de Provence, celle de chaque famille lui était familière ». Ses travaux sur le roi René en particulier ont longtemps fait autorité.

La race de ces amateurs éclairés ne s'est pas éteinte avec lui ; elle peuple encore au XIX^e siècle les Académies d'Aix et de Marseille, pour ne prendre des exemples que dans ces deux compagnies.

A Marseille, il faudrait citer Lautard, secrétaire perpétuel de l'Académie, qui, à l'occasion de son premier centenaire en 1826, en a rédigé l'histoire en trois volumes et qui avait publié dans ses *Mémoires* des notices sur 290 lettres inédites du roi René ; — l'abbé Dassé, autre secrétaire perpétuel, savant naturaliste, qui consacra son discours de réception en 1864 aux monuments chrétiens primitifs de Marseille, publia en 1877 une nouvelle histoire de l'Académie et fonda un prix destiné au meilleur ouvrage d'archéologie ; — le juriste Mortreuil, qui a traité en 1869 de la persistance de certaines institutions primitives de l'organisation judiciaire de Marseille et de la Provence au Moyen âge ; — l'avocat Legré, qui publia dans les *Mémoires*, en 1877, l'équivalent d'un véritable volume sur le rhéteur gallo-romain Favorinus d'Arles ; — le sculpteur Parrocel, qui présenta de 1878 à 1881 d'abondantes communications sur l'importance des artistes provençaux à travers les âges ; — plus près de nous, le comte de Gérin-Ricard, archéologue actif et compétent ; le docteur Alezais, historien de la médecine aux XVII^e et XVIII^e siècles ; le juriste Wulfran Jauffret, qui a étudié plusieurs seigneuries provençales au XVI^e siècle.

A Aix, je retiendrai surtout le nom de Roux-Alphéran, membre fondateur de la Société académique en 1808, mort en 1858 à 81 ans, après avoir été secrétaire général de la mairie sous l'Empire, greffier en chef de la Cour sous la Restauration ; démissionnaire à la Révolution de 1830, il a occupé ses loisirs à d'innombrables travaux d'histoire locale, non seulement sur les rues d'Aix, mais sur le roi René et bien d'autres sujets grâce aux documents manuscrits ou imprimés que sa famille a judicieusement légués à la Méjanès. A côté de lui, il faudrait citer aussi Rouard, académicien en 1828, avocat de profession et archéologue de vocation, qui a dirigé les fouilles effectuées en 1840 dans le quartier des Minimes ; un peu plus tard, c'est Charles de Ribbe, qui a été secrétaire perpétuel de l'Académie, historien de la famille provençale au Moyen âge et sous l'Ancien Régime, éditeur de lettres de Mirabeau, en même temps que sociologue réputé.

Vers le temps du Second Empire, une autre catégorie d'historiens apparaît : celle des archivistes et des bibliothécaires, dont la plupart ont été formés par l'École des Chartes et préparés ainsi à des méthodes rigoureuses et critiques. A Marseille, Louis Blancard, entré à l'Académie en 1861, n'a cessé de publier dans ses *Mémoires*

jusqu'après 1900 d'importants travaux de réelle valeur, non seulement sur la numismatique qui était sa spécialité comme celle de son collègue Laugier, mais sur maints épisodes de l'histoire médiévale, ainsi que des éditions commentées de documents. Après lui, Joseph Fournier, académicien en 1911, Raoul Busquet, académicien en 1925, et dont la figure est encore vivante chez beaucoup, ont alimenté de leurs travaux les *Mémoires* de l'Académie, malgré la raréfaction de leurs fascicules.

A Aix, le même rôle était tenu par Edouard Aude, conservateur de la Méjanes, par Maurice Raimbault, premier conservateur du Musée Arbaud : leur souvenir est loin d'être éteint dans la cité sextienne, et l'on sait que rien ne leur était étranger de l'histoire d'Aix et de la Provence.

A côté des fonctionnaires des musées, des bibliothèques et des archives, les professeurs d'Université. Ils ne sont entrés en lice, il faut le dire, qu'assez tard. Non pas qu'ils soient restés en dehors des Académies : dès le début du XIX^e siècle, la Faculté de Droit et celle de Théologie, après 1846, la Faculté des Lettres sont représentées à l'Académie d'Aix. Mais il faut avouer que ces distingués universitaires étaient rien moins que des érudits : pour ne parler que des professeurs d'histoire, ni le doyen Pons, historien de la guerre de Trente ans, mais aussi traducteur de Sophocle, ni le futur recteur Ouvré, historien de Poitiers et auteur d'une étude sur Dante, ni le doyen Reynald, professeur de littérature française avant d'être promu à la chaire d'histoire, auteur d'ouvrages sur la littérature anglaise, sur la Grèce ancienne, sur la guerre de Succession d'Espagne et sur la Constituante, ne se sont vraiment spécialisés ; en tout cas, ils n'ont pas étudié l'histoire de la Provence. Il faut attendre l'arrivée, en 1883, de Georges Guibal, doyen de 1891 à 1901, académicien en 1884, pour être en présence d'un véritable historien, comme on le conçoit aujourd'hui, et qui, venu du Sud-Ouest, s'est intéressé au passé de notre région : médiéviste par sa thèse sur la Croisade des Albigeois et son *Histoire du sentiment national pendant la guerre de Cent ans*, il s'est attaché à la figure de Mirabeau et au *Fédéralisme en Provence sous la Révolution* ; il a même abordé l'Antiquité en consacrant une étude à la victoire de Marius sur les Teutons, à l'occasion du bimillénaire de la bataille d'Aix en 1898. Tous ces travaux portent la marque d'un esprit critique et ont

renouvelé les sujets qu'ils traitaient. Après lui, ses successeurs n'ont pas été admis à l'Académie d'Aix, où l'histoire a été alors représentée par Georges Valran, professeur au lycée et auteur d'une thèse sur la misère et la charité en Provence au XVIII^e siècle. Mais l'Académie de Marseille a fait appel en ce début du XX^e siècle à des professeurs des Facultés d'Aix : le doyen Louis Ducros, le poète Emile Ripert, le critique Ernest Zyromski, ainsi que les doyens du Droit Georges Bry et Félix Moreau, et aussi d'illustres historiens, Michel Clerc, Paul Masson et Emile Léonard (pour ne parler toujours que des disparus). Dans l'œuvre de ce dernier, la Provence est représentée par sa thèse magistrale sur la reine Jeanne et par un petit livre substantiel sur Mistral. De l'historien du commerce que fut Masson, il faut surtout rappeler qu'il a dirigé et animé la monumentale *Encyclopédie des Bouches-du-Rhône*, véritable somme sur toute la Provence. Quant au doyen Clerc, on sait quelle fut son activité comme conservateur du Musée Borély et l'importance de ses ouvrages quasi définitifs sur Aix et sur Marseille dans l'Antiquité : plusieurs chapitres de son *Massilia* avaient paru dans les *Mémoires* de l'Académie de Marseille, et son *Aquae Sextiae* fut couronné du prix Mignet par l'Académie d'Aix.

Ces publications remontent à l'époque où nos Académies pouvaient encore imprimer leurs *Mémoires*, contenant avec les discours de réception de leurs membres des travaux originaux plus ou moins importants. Ce temps n'est plus, et l'on peut le déplorer. Il faut cependant remarquer que d'autres organismes ont comblé pour une part la carence à laquelle sont condamnées nos compagnies. Dans le seul domaine de l'Histoire, la « Société de statistique et d'archéologie », et l'« Institut historique », groupés maintenant dans la « Fédération historique de Provence », ont publié des *Bulletins* et des *Mémoires*, aujourd'hui la revue *Provence Historique*, qui accueille volontiers les travaux de qualité sur tous les aspects de l'histoire provençale. D'autre part, la Chambre de Commerce de Marseille a suscité la publication de la grande *Histoire du commerce de Marseille*, dont la direction a été confiée à un éminent historien, académicien de longue date, et que nul éditeur, nulle société n'aurait pu faire imprimer si cette illustre et ancienne Compagnie n'en avait pris l'initiative et assumé la charge.

Ainsi le rôle des Académies, qui a été si brillant et utile dans le passé, se trouve peut-être moins nécessaire aujourd'hui pour ce qui concerne le progrès de nos études. Elles peuvent en tout cas continuer à encourager et favoriser — moralement s'entend — les recherches historiques : elles disposent du prix Dassy à Marseille, des prix Thiers et Mignet à Aix pour récompenser les meilleurs travaux (Camille Jullian a été naguère de ces lauréats), et ces lauriers, devenus surtout symboliques, peuvent encore susciter une saine émulation entre les travailleurs...

Jean-Rémy PALANQUE.